

Sujet 5 — session 2025-2026

« Les méchants envient et haïssent, c'est leur manière d'admirer. »

Victor Hugo, *Post-scriptum de ma vie*, 1901.

Correction avec plan détaillé

Sujet — « Les méchants envient et haïssent, c'est leur manière d'admirer. »
Victor Hugo, *Post-scriptum de ma vie*, 1901.

Problématique — L'envie et la haine des méchants résultent-elles d'une admiration dévoyée ou d'un besoin viscéral de reconnaissance sociale ?

I/ Quand les méchants veulent surpasser leur modèle

1. Les méchants agissent par jalousie

Idée : Les méchants se caractérisent dans la fiction par leurs obsessions qui guident toutes leurs actions. Ils sont d'autant plus pressés de répondre à ce désir irrépressible qu'ils ne supportent pas la frustration et se montrent prêts à tout pour atteindre leur but. Si le méchant rencontre une personne qui a réussi à obtenir ce qu'il convoite, il ressentira une admiration en même temps qu'une puissante jalousie évoluant en haine. Le méchant n'hésitera pas à commettre des méfaits, délits, crimes pour supprimer ce rival et obtenir ce qu'il convoite à sa place.

Exemple : L'obsession du méchant est brillamment illustrée par Pouchkine dans *La Dame de pique* à travers le personnage d'Herman, jeune officier sans le sous, obsédé par une comtesse qui, selon la rumeur, posséderait le secret pour gagner à un jeu d'argent. Envieux envers tous ceux qui ont pu en bénéficier, il la rencontre et l'implore de le lui confier : « Je suis un homme rangé, moi ; je connais le prix de l'argent. » Devant son mutisme, la haine succède aussitôt à l'envie : Herman sort un revolver et la menace de mort.

2. Les méchants ne supportent pas de sentir inférieurs à leurs rivaux

Idée : Les méchants sont en compétition permanente avec les autres. Leur obsession les pousse à vouloir constamment surpasser leurs rivaux : plus leur admiration est grande, plus leur convoitise est forte. Rien de pire pour un méchant que de se sentir inférieur ou impuissant, d'où leurs méfaits pour y remédier par tous les moyens.

Exemple : Cette conception des méchants est régulièrement reprise dans le genre du conte. Par exemple dans *La Belle et la Bête* de Madame de Beaumont, la Belle souffre de la jalousie de ses deux sœurs aînées qui préfèrent la dénigrer plutôt que de suivre sa conduite exemplaire. Malheureuses plus tard dans leur mariage

respectif, ces dernières nourrissent une haine mortelle contre leur cadette en apprenant son bonheur auprès de la Bête et décident de la retenir pour la forcer à rompre sa promesse. Lors du dénouement, la fée libère la Bête de sa malédiction et maudit les deux sœurs ; elles sont transformées en statues ayant la faculté de penser malgré la pétrification. Pour rompre le charme, elles devront admirer sincèrement sans envier ni haïr : « Mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse, mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. »

3. Les méchants ont trop d'orgueil pour dire leur admiration : ils préfèrent détruire pour s'affirmer

Idée : Les personnages méchants, incapables d'aimer, sont nécessairement des solitaires. Ils peuvent s'allier à d'autres méchants pour répondre à une convoitise commune, comme les deux sœurs de la Belle, mais cette alliance ne peut perdurer puisque de l'admiration pour ce partenaire de crime surgira toujours l'envie et la haine car « c'est leur manière d'admirer ». La portée morale de certaines fictions nous dévoile à travers l'intrigue à quel point les méchants ont trop d'orgueil pour dire leur admiration : ils préfèrent détruire pour s'affirmer.

Exemple : Cette rivalité inhérente aux méchants est notable dans *Les Liaisons dangereuses* entre la marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont. Malgré l'admiration que se portent mutuellement ces deux libertins partageant leurs conquêtes respectives, la marquise ne manque pas de rappeler à l'ordre Valmont à plusieurs reprises : « Vous me traitez avec autant de légèreté que si j'étais votre maîtresse. » (lettre LI). Elle exige d'être son égal et prouve sa valeur par une surenchère de malice en débauchant les jeunes gens de son entourage. Quand le vicomte réussit son plus grand défi : séduire la présidente de Tourvel, la marquise perçoit l'amour naissant du vicomte et feignant la jalousie, elle lui commande de détruire cet amour en échange de se donner à lui (lettre CXLII). Le vicomte obtempère, se croyant maître du jeu, alors que la marquise le manipule. Après la lettre CXLII où le vicomte annonce sa victoire, la marquise ne tient pas sa promesse puisqu'elle a conquis la plus prestigieuse des proies, Valmont lui-même, ultime preuve de sa supériorité. Voulant être traitée en égale au début du roman, elle est finalement devenue seule maîtresse à la fin : « Sérieusement, vicomte, vous avez quitté la présidente ? vous lui avez envoyé la lettre que je vous avais faite pour elle ? En vérité, vous êtes charmant, & vous avez surpassé mon attente ! J'avoue de bonne foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme, que naguère j'appréciais si peu ; point du tout : mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage ; c'est sur vous : voilà le plaisant, & ce qui est vraiment délicieux. » (lettre CXLV).

II/ Quand les méchants n'admirent pas mais veulent être admirés

1. Le narcissisme des méchants

Idée : L'envie et la haine des méchants ne se manifestent pas toujours en réaction à une admiration qu'il porterait pour quelqu'un ou quelque chose. De manière générale, le méchant se caractérise avant tout par un besoin irréprensible d'assouvir ses désirs, ce qui explique sa recherche de la puissance pour y parvenir. Impatient, colérique, envieux, il ne supporte pas la moindre frustration et ne renonce jamais à son désir, tel un enfant dont le moindre caprice doit obtenir satisfaction immédiate. Plus il l'assouvit rapidement, plus le méchant prouve sa force de caractère, affirme sa singularité, ressent la jouissance de son pouvoir, et finalement s'admire lui-même.

Exemple : Le personnage de Don Juan dans la pièce éponyme de Molière est révélatrice lorsqu'il déclare acte I scène 2 : « Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. » Sa jouissance tient à la seule dégradation de l'idéal de pureté rattachée à la virginité de ces jeunes filles qui sont l'objet de ses désirs charnels : « N'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. » Il n'y a plus de rivalité avec les autres mais seulement une compétition contre soi-même, au-delà de toute envie, haine ou admiration. Il n'y a plus que la sensation de son pouvoir de séduction qui compte et le nombre de cœurs conquis devient une échelle pour mieux en mesurer l'étendue.

2. Céder à son envie de destruction

Idée : Il n'est pas nécessaire d'admirer pour envier et haïr. L'envie peut tenir simplement d'un désir de détruire un adversaire. Cette démesure, que les Grecs désignaient comme l'hubris, résulte d'un orgueil démesuré et d'une grande arrogance. L'hubris se traduit par un usage excessif de la violence et par la transgression de l'ordre moral, indépendamment de toute admiration.

Exemple : Cette démesure se retrouve chez Tybalt de la famille des Capulet dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Ce personnage ressent une fureur incontrôlable qui le pousse à se comporter en méchant. En apercevant Roméo au bal, Tybalt réclame sa rapière mais son oncle lui ordonne de se calmer. Celui-ci est trop dévoré par l'envie de détruire se voit chassé de la fête. Frustré, l'envie de destruction ne s'en trouve que plus renforcée : « La patience qu'on m'impose lutte en moi avec une

colère obstinée, et leur choc fait trembler tous mes membres... Je vais me retirer ; mais cette fureur rentrée, qu'en ce moment on croit adoucie, se convertira en fiel amer ».

3. Envier et haïr pour être reconnu par son entourage

Idée : Le méchant aime mettre en scène sa propre méchanceté. Celle-ci est une posture sociale revendiquée afin d'être craint et respecté, mais elle permet aussi et surtout d'être reconnu par son entourage. Le méchant ne veut laisser personne indifférent : bien qu'il soit solitaire en raison de son incapacité à aimer sincèrement, sa méchanceté lui permet d'exister socialement.

Exemple : La méchanceté confère un rôle social, comme le suggère Jean-Paul Sartre dans *Huis clos* où Garcin et Inès se disent tous deux méchants. Inès ne croit pas en la méchanceté de Garcin car elle explique que la véritable méchanceté traduit un besoin d'exister à travers la souffrance causée aux autres : « Moi, je suis méchante : ça veut dire que j'ai besoin de la souffrance des autres pour exister. Une torche. Une torche dans les cœurs. Quand je suis toute seule, je m'éteins. Six mois durant, j'ai flambé dans son cœur ; j'ai tout brûlé. »

III/ Plus le jugement moral s'affaiblit, plus l'envie et la haine surgissent en chacun de nous

1. L'envie et la haine par conformisme

Idée : Les méchants dont parle Victor Hugo appartiennent aux récits illustrant une morale. Les valeurs sont ainsi éprouvées au contact de celui-ci. Certaines fictions ont néanmoins pris le parti de retranscrire le réel tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être, afin de nous révéler que les pires instincts sommeillent en chacun de nous. Tout le monde envie et haït régulièrement mais l'éducation, et plus généralement la socialisation, nous encouragent à réfréner nos pulsions par conformisme. Toutefois, que se passe-t-il lorsque l'ordre social est bouleversé ? Que l'État légitime l'envie et la haine ?

Exemple : Jonathan Littell explique dans *Les Bienveillantes* que dans de telles dispositions, nous pouvons tous devenir des méchants sans le savoir, d'autant plus facilement lorsque nos repères moraux sont bouleversés en même temps que l'ordre social. Ainsi le narrateur, ancien officier nazi, rétorque au lecteur sûr de sa morale : « Je pense qu'il m'est permis de conclure comme un fait établi par l'histoire moderne que tout le monde, ou presque, dans un ensemble de circonstances donné, fait ce qu'on lui dit. » Ainsi, on peut tous devenir des méchants envieux et haineux par simple conformisme envers un régime totalitaire désignant à l'extérieur

des ennemis à envier et à l'intérieur des boucs émissaires à haïr. Le méchant, spectaculaire dans la fiction, n'a dès lors plus la même étoffe dans la réalité. Celui qui justifie le mal par une admiration, devenue obéissance aveugle, nous apparaît dans toute sa médiocrité, tel Adolf Eichmann à son procès dont la petitesse morale stupéfia Hannah Arendt au point qu'elle développa le concept de la banalité du mal pour décrire comment l'envie et la haine résultent avant tout de la servilité d'individus.

2. Envier et haïr pour se complaire dans sa propre vacuité

Idée : Le méchant peut dès lors incarner une critique radicale de tout conformisme. Cette attitude de défi s'exprimant au moyen de la transgression cherche à se convaincre que la vie est absurde, que la morale est une chimère et que seul le plaisir des sens compte ici-bas. Ce cynisme légitime l'envie et la haine comme des émotions aussi légitimes que toutes autres émotions, dès lors qu'elles permettent de mieux ressentir la jouissance, indépendamment de toute morale. Comme il n'y a plus d'échelle de valeurs, il n'y a plus d'admiration possible. Néanmoins le méchant ne peut se résoudre à s'enfermer dans son seul plaisir. Il a besoin de le revendiquer en se confrontant aux autres pour éprouver son raisonnement et affirmer la supériorité de son individualisme par des transgressions de plus en plus graves, sans quoi il se retrouverait seul face à l'absurdité d'une existence vide de sens.

Exemple : Le besoin de corrompre pour se donner raison justifie la leçon de Vautrin à Rastignac dans *Le Père Goriot* : « Savez-vous comment on fait son chemin ici ? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. » Vautrin proposera bien entendu l'adresse de la corruption à Rastignac qui choisira finalement l'éclat du génie porteur d'un sens supérieur, là où la corruption n'est qu'avilissement.

3. Le plaisir de souiller ce que les autres admirent

Idée : Réfutant toute transcendance morale, le méchant se plaît à souiller l'idéal des autres car il est désespérément sceptique. Quand le doute l'assaille sur la vacuité de sa propre conduite, la corruption devient nécessaire pour se prouver à lui-même que tout le monde est dans le fond comme lui. Le méchant cherche à corrompre pour donner un minimum de sens à sa quête de puissance. Paradoxalement, cet esprit libre en apparence a besoin d'être admiré pour s'affirmer, tout en affirmant que rien n'est digne d'être admiré.

Exemple : Malgré les mises en garde de son valet, Don Juan se moque de la Providence. Lors de sa rencontre avec un pauvre homme à l'acte III scène 2, il fait

l'aumône à la condition que cet homme pieux accepte de prononcer un blasphème. Ne croyant en rien, esclave de ses désirs, il ne pourra être sauvé par Don Elvire à la fin de la pièce et périra dans les flammes, ayant cru jusqu'aux derniers instants qu'il n'existait rien d'autre au monde que son seul plaisir.